

# Le temps et l'impossibilité d'un langage phénoménologique

## Notes sur le chapitre VII des *Remarques philosophiques*

Bento Prado Neto

Volume 39, numéro 1, printemps 2012

La période intermédiaire de Wittgenstein

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1011617ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1011617ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prado Neto, B. (2012). Le temps et l'impossibilité d'un langage phénoménologique : notes sur le chapitre VII des *Remarques philosophiques*. *Philosophiques*, 39(1), 239–250. <https://doi.org/10.7202/1011617ar>

Résumé de l'article

Après les travaux de Jaako Hintikka, de David Stern et, plus récemment, de Denis Perrin, l'idée qu'il y ait une réflexion wittgensteinienne sur le temps et qu'elle soit à l'origine de l'abandon d'un projet de langage phénoménologique n'a plus rien de surprenant, mais on ne peut pas pour autant la considérer établie. Il me semble qu'un élément important de ce débat se trouve au chapitre VII des *Remarques philosophiques* : en effet, on y trouve la première discussion suivie sur la possibilité d'un langage phénoménologique — discussion évidemment axée sur la question du temps. Sans prétendre à une lecture « alternative » de la réflexion de Wittgenstein sur le temps et le langage phénoménologique, je voudrais mettre en évidence l'importance de ce chapitre pour ce problème et aussi essayer de montrer que la clé de sa lecture doit être recherchée dans une *reductio ad absurdum* dont la base est l'impossibilité de mesurer le temps.

# Le temps et l'impossibilité d'un langage phénoménologique

Notes sur le chapitre VII des *Remarques philosophiques*

BENTO PRADO NETO

Université Fédérale de São Carlos, Brésil

tuxo@ufscar.br

**RÉSUMÉ.** — Après les travaux de Jaako Hintikka, de David Stern et, plus récemment, de Denis Perrin, l'idée qu'il y ait une réflexion wittgensteinienne sur le temps et qu'elle soit à l'origine de l'abandon d'un projet de langage phénoménologique n'a plus rien de surprenant, mais on ne peut pas pour autant la considérer établie. Il me semble qu'un élément important de ce débat se trouve au chapitre VII des *Remarques philosophiques*: en effet, on y trouve la première discussion suivie sur la possibilité d'un langage phénoménologique — discussion évidemment axée sur la question du temps. Sans prétendre à une lecture « alternative » de la réflexion de Wittgenstein sur le temps et le langage phénoménologique, je voudrais mettre en évidence l'importance de ce chapitre pour ce problème et aussi essayer de montrer que la clé de sa lecture doit être recherchée dans une *reductio ad absurdum* dont la base est l'impossibilité de mesurer le temps.

**ABSTRACT.** — After the works of Jaako Hintikka, David Stern and, more recently, Denis Perrin, the idea that there is a wittgensteinian reflection upon the time and that it is at the origin of the abandonment of the project of a phenomenological language is nothing surprising, but we cannot consider it established yet. It seems to me that an important element in this debate is in chapter VII of the *Philosophical Remarks*: indeed, we find there the very first sustained discussion on the possibility of a phenomenological language — a discussion obviously centred on the question of time. Without aiming to propose an “alternative” reading of Wittgenstein's reflections on time and the phenomenological language, I would like to bring to light the importance of this chapter for this problem and also try to show that the interpretation key must be looked for in a *reductio ad absurdum* whose base is the impossibility to measure time.

## Introduction

Après les travaux de Jaako Hintikka, de David Stern et, plus récemment, de Denis Perrin, l'idée qu'il y ait une réflexion wittgensteinienne sur le temps et qu'elle soit à l'origine de l'abandon d'un projet de langage phénoménologique n'a plus rien de surprenant, mais on ne peut pas pour autant la considérer établie. Il me semble qu'un élément important de ce débat se trouve au chapitre VII des *Remarques philosophiques* [PB]<sup>1</sup>: en effet, on y trouve la première discussion suivie sur la possibilité d'un langage phénoménologique

---

1. L. Wittgenstein, *Philosophische Bemerkungen*, R. Rhees (dir.), Basil Blackwell, 1964. Trad. française J. Fauve, Gallimard, 1975.

— discussion évidemment axée sur la question du temps. Sans prétendre à une lecture « alternative » de la réflexion de Wittgenstein sur le temps et le langage phénoménologique, je voudrais mettre en évidence l'importance de ce chapitre pour ce problème et aussi essayer de montrer que la clé de sa lecture doit être recherchée dans une *reductio ad absurdum* dont la base est l'impossibilité de mesurer le temps.

Je ne m'engagerai pas directement dans le débat sur les relations entre la réflexion wittgensteinienne sur le temps et l'abandon d'un projet de langage phénoménologique; j'aimerais tout simplement faire deux choses:

- i) Tout d'abord, dans la première section de cet article, indiquer et l'unité et l'importance de ce chapitre sur la base de l'examen de la genèse du TS 209 (que Rush Rhees a publié sous le titre de *Philosophische Bemerkungen*). Cet examen me semble intéressant à un double point de vue: d'un côté, il permet de rendre au texte du chapitre VII toute sa force, c.-à-d., il permet de reconnaître en lui le texte fondamental pour le débat sur l'abandon d'un projet de langage phénoménologique et ses relations avec la question du temps; d'un autre, il constitue un procédé qui me semble indispensable pour l'analyse des *PB*, en mesurant l'unité thématique des blocs de remarques que Rush Rhees a réunis en chapitres par l'examen génétique des manuscrits sur lesquels ils sont basés.
- ii) Dans la deuxième section de cet article, j'essaierai de montrer que le point de départ de la réflexion suivie que l'on trouve dans ce chapitre est une *reductio ad absurdum* d'une possibilité de langage phénoménologique, et que cette *reductio* repose sur l'impossibilité de mesurer le temps.

### La place du chapitre VII des *PB* dans les manuscrits

Ce petit chapitre est remarquable déjà pour des raisons d'ordre « génétique »: d'abord, il s'agit d'un « texte suivi », écrit presque d'un seul souffle et incorporé aux *PB* sans beaucoup de modifications<sup>2</sup>; ensuite, dans les manuscrits, il vient briser un long silence sur la question du langage phénoménologique. En effet, ce thème est au premier plan (enchevêtré, il est vrai, dès le début à des réflexions sur les mathématiques), jusqu'aux alentours de

---

2. À ce que je sache, il n'y a qu'un autre cas de forte continuité de rédaction dans les *PB*: c'est celle qui est à la base des chapitres II à IV; là aussi, Wittgenstein introduit les remarques dans le TS 209 dans l'ordre même selon lequel elles ont été écrites; mais cette continuité est plus faible par deux côtés: i) elle est moins « dense »: les remarques qui la composent sont l'objet d'un choix beaucoup plus sélectif (et elles côtoient des remarques sur d'autres sujets); ii) il y a une « interpolation » importante: les remarques qui se penchent sur Russell sont insérées au milieu de remarques d'écriture plus ancienne. Nous reviendrons sur cet autre exemple de continuité de rédaction.

la page 60 de l'édition des *Wiener Ausgabe*<sup>3</sup> (que nous citons parce qu'elle préserve l'ordre chronologique de la rédaction des manuscrits); c'est-à-dire, jusqu'aux observations qui sont à l'origine de *Some Remarks* et du début du chapitre VIII des *Remarques*. Viennent ensuite presque cent trente pages remplies exclusivement de remarques sur les mathématiques, et puis, à la page 190 commence le texte qui nous intéresse. Il va jusqu'à la dernière page (196) de *Wiener Ausgabe I* [WA I] et se prolonge dans les trois premières pages de *Wiener Ausgabe II* [WA II]. La plupart des remarques que l'on trouve dans ces pages ont été incorporées au TS 209, et il n'y a que deux remarques qui ont été ajoutées<sup>4</sup>. Ce texte est suivi de 19 pages où l'on trouve des remarques mêlées sur la phénoménologie et sur les mathématiques, puis, nouveau silence, un peu plus court que le précédent, sur les questions phénoménologiques: de la page 25<sup>5</sup> jusqu'à la page 88 de WA II les mathématiques sont le seul sujet de réflexion. Après cela, les thèmes mathématiques et phénoménologiques s'enchevêtrent à nouveau dans le manuscrit.

Le fait que ce texte vienne briser un long silence sur la question phénoménologique semble indiquer qu'il constitue un « déblocage » de cette question<sup>6</sup>. C'est d'ailleurs ce qui est rendu manifeste par le double essai d'« entrée en matière » qui l'ouvre :

Le langage phénoménologique décrit précisément la même chose que le langage commun, physicaliste [*physikalische*]. Il doit seulement se limiter à ce qui est vérifiable.

Est-ce tout simplement possible ?

N'oublions pas que le langage physicaliste décrit lui aussi le monde primaire et non un quelconque monde hypothétique. L'hypothèse n'est qu'une supposition sur le mode de représentation le plus [pratique] correct (?).

Or cet élément hypothétique est-il essentiel à toute représentation du monde ? (WA I, p. 190).

À deux reprises, Wittgenstein caractérise le langage phénoménologique (par opposition à la *physikalische Sprache*<sup>7</sup>) et pose la question de sa

3. *Wiener Ausgabe*, M. Nedo (dir.), Springer, 1999, vol. 1 et 2.

4. 40 remarques incorporées; 24 remarques rejetées. Les remarques ajoutées sont les deux dernières du § 69. Il n'y a qu'une remarque qui ait changé de place: la première du § 70.

5. Il y annonce, pour ainsi dire, le long silence qui s'ensuivra: (*Man/(Ich)/ kann in das Land der Psychologie nicht einmarschieren, mit der uneroberten feindlichen Festung der Arithmetik im Rücken.*) (On ne peut pas envahir la terre de la psychologie en laissant derrière soi l'hostile forteresse inconquise de l'arithmétique.)

6. Déblocage partiel, donc, puisqu'il est suivi d'un nouveau silence, un peu plus court. Nous reviendrons sur la question de ce « silence plus court » et sur le caractère partiel de ce déblocage de la question phénoménologique.

7. Wittgenstein emploie une série d'expressions plus ou moins équivalentes; ainsi, d'un côté, « le monde des phénomènes », « le monde des données », « le premier système », « l'immédiat », mais aussi « le langage phénoménologique »; de l'autre, « le monde de la physique », « le

*possibilité*. Et les lignes qui suivent — comme nous essaierons de le montrer — avancent une réponse *négative*: c'est la *reductio ad absurdum* que nous avons mentionnée plus haut. Cependant, les interprètes de Wittgenstein qui se sont penchés sur l'abandon du langage phénoménologique nous renvoient d'habitude à un autre texte, bien postérieur: celui que l'on trouve à la page 102 de *WA II*<sup>8</sup>:

La supposition qu'un langage phénoménologique soit possible et que lui seul puisse dire ce que l'on [doit/veut] exprimer en philosophie est, je crois, absurde. Nous devons nous débrouiller avec notre langage commun et tout juste le comprendre correctement. C.-à-d.: nous ne devons pas le laisser nous entraîner à dire des absurdités.

Et il est bien vrai, tout d'abord, que ce que nous avons appelé « réponse négative » est exprimé sous forme interrogative. En effet, après avoir caractérisé une description qui prétend laisser de côté tout élément hypothétique (c.-à-d., « non phénoménologique »), Wittgenstein écrit: « Mais supposons que je relise cette description de bout en bout, n'est-elle pas maintenant hypothétique? » (*WA I*, p. 190)<sup>9</sup>.

Ensuite, même si l'on me concède qu'en principe il pourrait s'agir d'une négation sous forme interrogative (c.-à-d. d'une question rhétorique appelant d'emblée une réponse négative), le fait est que cette phrase est immédiatement suivie d'une autre, qui n'a pas été incorporée aux *PB*: « Et pourquoi non? » (*Und warum nicht?*), et qui semble signaler, au contraire, que la réponse *ne peut pas* être négative. C'est d'ailleurs cette « nécessaire possibilité » du langage phénoménologique qui se manifeste dans la première page de *Wiener Ausgabe II*, donc *après* la prétendue *reductio ad absurdum*: « Et cependant un langage phénoménologique est possible. » Wittgenstein aurait vu une difficulté touchant la possibilité d'un langage phénoménologique, mais non pas encore son *impossibilité* ou son *absurdité*. Et il est même possible de dire que tout ce à quoi on aboutit, c'est seulement au caractère *physique* du langage (« Si je décris un langage, je décris [essentiellement] quelque chose de physique [*etwas physikalisches*] »), et non pas son caractère nécessairement *physicaliste*, c.-à-d., hypothétique, non phénoménologique<sup>10</sup>.

---

deuxième système », mais aussi « le langage commun ou physique/physicaliste ». Il n'y a qu'un monde — le monde des données, du phénomène, etc. — mais deux langages.

8. Mais aussi un autre texte, écrit un mois après: celui de *WA II*, p. 118, qui est repris, légèrement modifié dans les *PB* (§ 1, 2<sup>e</sup> remarque).

9. Cf. aussi *PB*, VII, § 67c; trad. fr. p. 94.

10. Notons, d'ores et déjà, ce glissement de sens du mot « *physikalisches* »: c'est le même mot, qui *peut* être traduit ailleurs par « physicaliste », mais que l'on est obligé de traduire ici par « physique ». Qu'il s'agisse vraiment d'un glissement de sens, c'est ce que révèle la comparaison du texte de l'entrée en matière qui posait comme *point de départ* le fait que la « *physikalische sprache* » décrit la même chose que le langage phénoménologique, c.-à-d., « le monde primaire », le « phénomène »; tandis que maintenant Wittgenstein va s'interroger: « Mais comment un langage

Mais la considération de l'enjeu de la question posée dans la double « entrée en matière » permettra de comprendre pourquoi Wittgenstein continue à s'attacher au langage phénoménologique en dépit de la difficulté soulevée au début de ce texte (soit au paragraphe 67 des *Remarques*). Quelle est la tâche d'un tel langage, et d'où tient-il sa nécessité ? Point n'est besoin de souscrire à la lecture de Hintikka (qui fait du *Tractatus* un livre « phénoménologique ») pour reconnaître que le langage phénoménologique prend la relève de l'idée tractatuséenne d'un « langage complètement analysé<sup>11</sup> ». C'est ce qu'atteste le tout premier paragraphe des *PB*, qui établit l'équivalence entre l'abandon du langage phénoménologique et *un nouveau sens* de l'analyse complète d'une proposition. Cette analyse équivaut maintenant à l'explicitation intégrale de sa « grammaire », *quelle que soit la forme d'expression selon laquelle cette proposition se trouve écrite ou dite*. C'est dire que l'analyse complète n'est plus redevable de l'idée de la possibilité d'un langage spécial, lequel serait le résultat d'une analyse complète de notre langage. Pour le *Tractatus*, l'analyse complète débouche sur un système de signes spécial :

3.2 Dans la proposition, la pensée peut être exprimée de telle façon que les objets de la pensée correspondent aux éléments du signe propositionnel.

3.201 Je nomme ces éléments : « signes simples » et cette proposition « complètement analysée » (trad. fr., p. 43)<sup>12</sup>.

---

physique [*physikalische*] peut-il décrire le phénomène ? » (*WA I*, p. 191, 4<sup>e</sup> remarque ; *PB*, § 68, 3<sup>e</sup> remarque). Ce qui était le point de départ de la réflexion est maintenant présenté comme problématique.

Et ce glissement de sens est accompagné d'un autre, qui porte sur le mot « langage ». En effet, après avoir éclairci la conclusion selon laquelle tout langage est « physique » par la comparaison de « ce que nous comprenons par le mot “langage” » avec un mécanisme, Wittgenstein dit que « Seul ce qui correspond à ce mécanisme dans le monde primaire pourrait être le langage primaire » (*WA I*, p. 191, 8<sup>e</sup> remarque ; *PB*, 69, 2<sup>e</sup> remarque). Là, puisque l'on sait déjà qu'un « langage » coule dans le monde physique, ce « langage primaire » qui est le contrecoup du mécanisme *dans le monde primaire* n'est certainement pas un « langage » au sens strict du mot. Cette remarque permet déjà de comprendre la « résurrection » du langage phénoménologique *après la reductio* : il ne survit que sous la forme atténuée d'un « quasi-langage ».

Il faut noter que ces deux glissements de sens ont partie liée : ce n'est qu'en disant que tout langage est *physique* (au lieu de *physicaliste*) que l'on peut lui opposer un quasi-langage (phénoménologique) qui en soit la contrepartie *dans « le monde des données »*. Ce dernier point met en pleine lumière la primauté du sens « physicaliste » : si l'on revient à la double entrée en matière qui nous dit qu'il n'y a qu'un seul monde, le monde des données, mais deux langages, phénoménologique et physicaliste (et c'est cette même idée qui est reprise dans la remarque que l'on trouve deux pages après — cf. *WA I*, p. 193, 2<sup>e</sup> remarque), dire que « ce que l'on appelle langage » est quelque chose de *physique* revient à dire tout simplement que c'est quelque chose que l'on ne peut décrire que dans un langage physicaliste. Ces observations, évidemment, n'épuisent pas la portée de cette caractérisation du langage comme quelque chose de « physique ».

11. C'est-à-dire, d'un système de signes qui est le résultat d'une analyse complète.

12. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 1993.

Ce système n'est pas donné, c'est une exigence, ou plutôt: ce qui est exigé, c'est sa *possibilité*:

3.23 L'exigence de la possibilité du signe simple est l'exigence de la détermination du sens.

Retenons deux aspects de cette idée: i) le langage de base (complètement analysé/phénoménologique) explicite intégralement le sens de la proposition (c'est là la fonction de l'analyse); ii) la *possibilité* d'une telle explicitation intégrale est la condition pour qu'une proposition ait un sens.

Or, si la possibilité du langage phénoménologique doit être lue comme une exigence de la pleine détermination du sens et donc du sens tout-court, on voit bien que la conclusion d'un argument qui montre son impossibilité est comme telle irrecevable. Wittgenstein ne peut pas l'énoncer tout simplement avant d'avoir désarmé la complicité entre le sens et la *possibilité* du langage phénoménologique, c'est-à-dire, avant d'avoir formulé une nouvelle conception du sens propositionnel. D'où l'ambiguïté des formulations de ce résultat négatif<sup>13</sup>. Et c'est bien ce qui semble être confirmé par la considération de la démarche des manuscrits. Après ces pages de *reductio ad absurdum*, un nouveau silence sur la question phénoménologique, qui ne sera brisé qu'à la page 88 de *WA II*. Or, ce que nous trouvons dans cette page et dans la page suivante, c'est une première formulation d'une nouvelle conception du sens de la proposition<sup>14</sup>, qui nous renvoie aux idées directrices de la nouvelle conception du sens, c.-à-d., en premier lieu, à l'idée de vérification:

Comprendre le sens d'une proposition, cela veut dire: savoir comment on doit procéder pour en arriver à décider si elle est vraie ou fausse (*WA II*, p. 88, 12<sup>e</sup> remarque; *PB*, § 43, 3<sup>e</sup> remarque; trad. fr., p. 75).

Mais aussi l'idée d'*espace* comme condition d'un procédé de vérification est déjà suggérée:

Il faut, de l'endroit où l'on est, trouver ce là-bas où réside la décision (*WA II*, p. 89, 1<sup>re</sup> remarque; *PB*, § 43, 5<sup>e</sup> remarque; trad. fr., p. 75).

Ces remarques seront incorporées au paragraphe 43 du chapitre IV de *PB*, et doivent être lues comme le point d'aboutissement des chapitres II à IV, qui ébauchent une nouvelle formulation de la « *Bildhaftigkeit* »<sup>15</sup>, c.-à-d., du sens propositionnel. Ces chapitres ont été l'objet d'une rédaction continue

13. Et aussi les « glissements de sens » évoqués dans l'avant-dernière note.

14. L'idée de *Verifikation* comme caractéristique de la proposition est déjà présente dès les manuscrits de *WA I*, mais toujours liée à la « proposition mathématique »; ce n'est qu'ici qu'elle est étendue à la « proposition » au sens strict.

15. Voir la première remarque du chapitre II: « *Wenn man die Sätze als Vorschriften auffaßt um Modelle zu bilden, wird ihre Bildhaftigkeit noch deutlicher* ». C'est évidemment une reformulation de l'idée de « *Bildhaftigkeit* » qui s'annonce ici.

qui va de la page 162 à la page 193 de *WA II* et qui débouche sur les remarques des pages 88-89 de *WA II*<sup>16</sup>. Wittgenstein aura mûri, tout au long des deux mois qui séparent la rédaction de la page 88 de celle de la page 162, cette nouvelle conception du sens propositionnel comme « méthode de vérification »<sup>17</sup>. Mais dès le début, c.-à-d., dès qu'il a déterminé sa « cible », Wittgenstein peut finalement abandonner l'idée d'un langage phénoménologique : dans cette nouvelle conception du sens propositionnel, la pleine détermination du sens n'est plus redevable de la possibilité d'un « langage de base ». Les nuages semblent se dissiper : dès lors, les remarques « mathématiques » et « phénoménologiques » s'enchevêtrent à nouveau, Wittgenstein reprend la datation de ses remarques (abandonnée dès le tout début des manuscrits), et, à la page 102 (soit deux semaines plus tard, environ), il peut finalement dire que la supposition de la possibilité d'un langage de base est « absurde ».

### La *reductio ad absurdum* et la mesure du temps

La clé de ce chapitre doit être cherchée, selon nous, dans ce que nous avons appelé la « *reductio ad absurdum* » des trois premières remarques du § 67 :

Supposons que j'aie une mémoire si bonne que je puisse me souvenir de toutes les impressions de mes sens. Rien ne s'oppose dans ce cas à ce que je les décrive. Ce serait une description de la vie. Et pourquoi ne pourrais-je pas éliminer de cette description tout ce qui est hypothétique ?

Je pourrais certainement, par exemple, représenter plastiquement les images visuelles, disons à une échelle réduite, par des figurines de plâtre que je ne modèlerais qu'à la mesure de ce que j'en aurais réellement vu, le reste étant dénoté comme inessentiel par un coloris ou une autre forme d'apprêt.

16. Il est vrai que ce groupe de chapitres II à IV (il faut se souvenir du fait que cette division en chapitres est due à Rush Rhees, et non pas à Wittgenstein) ne termine pas sur ces remarques incorporées au paragraphe 43, lesquelles sont suivies de trois paragraphes supplémentaires. Mais l'examen de la facture de ce groupe de chapitres indique assez clairement que ces remarques constituent la « cible à atteindre » : si l'on suit les paragraphes de ces trois chapitres, l'on voit que leur ordre de rédaction est préservé dans les *PB*, sauf sur deux points : i) l'interpolation de la critique de Russell (que j'interprète comme un éclaircissement sur la « nature temporelle » de la signification avancée par ces chapitres et qui pourraient se prêter à une lecture causale) ; ii) le chapitre IV, où les remarques qui précèdent et suivent le § 43 ne respectent plus du tout l'ordre de rédaction. Wittgenstein a pris presque un mois à écrire les chapitres II et III, mais il a fini le chapitre IV en trois jours, en cerclant les « idées directrices » des pages 88-89.

17. Cela semble se confirmer aussi par le fait que tant les remarques de la page 88 que les deux remarques qui les précèdent dans les *PB* (et qui ont été écrites bien avant), côtoient, dans le manuscrit, des observations qui touchent à la question de la signification de la proposition négative (« je n'ai pas de mal aux dents ») — question qui est discutée à la dernière remarque du chapitre VIII : en effet, dans les manuscrits, la rédaction des chapitres II à IV suit immédiatement celle de la fin du chapitre VIII. Cela indique déjà que la nouvelle conception du sens — et donc le déblocage final de la question phénoménologique — dépend essentiellement de la réflexion sur le problème des couleurs (et de l'espace visuel), travaillée par le *Some Remarks* et reprise dans ce chapitre VIII.



Jusque-là l'affaire irait parfaitement bien. Mais qu'en est-il du temps que j'emploie pour cette représentation? [*Aber wie ist es mit der Zeit die ich zu dieser Darstellung brauche?*] Je suppose que je serais en mesure d'« écrire » ce langage — de produire cette représentation — à la même vitesse avec laquelle mon souvenir se déroule [*so schnell zu „schreiben“ [...] als meine Erinnerung geht*]. Mais supposons que je relise cette description de bout en bout, n'est-elle pas maintenant hypothétique? (*WA I*, p. 190; *PB*, trad. fr. (modifiée), p. 94).

Le texte a évidemment l'aspect d'une *reductio ad absurdum* de la possibilité d'un langage phénoménologique (la question posée par la double entrée en matière): il commence par se donner les meilleures conditions possibles (une mémoire extraordinaire, la capacité de produire instantanément des figurines de plâtre) — il se concède tout ce qui est « imaginable », c'est-à-dire, logiquement possible — et néanmoins le résultat voulu n'est pas obtenu. Mais le ressort de cette *reductio* n'est pas du tout évident: pour le dégager, essayons de repérer les traits saillants de ce texte.

- 1) Wittgenstein commence par supposer une mémoire colossale. Ce qui est ici supposé, ce n'est pas la *fidélité* de la mémoire (dans le monde des données, la mémoire est un « voir dans le passé<sup>18</sup> »), mais sa complétude: je me souviens de *toutes* mes impressions sensorielles. Et cette complétude ne vise pas une description intégralement *véridique* (ce n'est pas du tout ce qui intéresse la « phénoménologie »).
- 2) Pour décrire les impressions sensorielles passées, il emploie des figurines de plâtre coloré, c.-à-d. qu'il emploie pour décrire une image rouge passée une image rouge elle aussi<sup>19</sup>; pour que le langage phénoménologique explicite complètement son sens, cet expédient ne lui est peut-être pas nécessaire, mais il semble en tout cas difficile d'être plus « explicite » que cela (le point suivant indiquera justement que cet expédient n'est pas absolument nécessaire).
- 3) Mais si le langage « colle » ainsi sur ce qu'il décrit, Wittgenstein nous dit que cette description pourrait être faite « à l'échelle réduite », et les côtés de ces figurines qui ne correspondraient pas aux impressions sensorielles passées seraient raturés comme « inessentiels ».
- 4) Le tout début de la troisième remarque met en évidence que ce qui est en question est le temps: il dit que « jusque-là tout va bien », et puis il se demande ce qu'il en est du temps.

18. Voir *WA I*, p. 25, 5<sup>e</sup> remarque, p. 26, 1<sup>re</sup> remarque; *PB*, § 50, deux premières remarques.

19. À vrai dire, le texte ne parle pas de la couleur, et l'emploi du « coloris » pour signaler les parties de la figurine qui ne correspondent pas à ce que j'ai vu indique peut-être que ces figurines ne sont pas peintes; mais cela ne change pas beaucoup les choses, car ce qui importe à Wittgenstein ici est la possibilité de parler d'une échelle réduite (et le « mécanisme » qui est évoqué un peu plus loin, lui, restitue certainement les couleurs vues).

- 5) Il suppose maintenant qu'il soit capable de produire ces figurines « à la même vitesse que mon souvenir se déroule » ; bien que, comme avant, il emploie, pour décrire un élément (la couleur, la figure, le temps), ce même élément, il y a là un double contraste avec le traitement des aspects proprement visuels :
- a) Pour ce qui est du temps, il ne veut pas que la description soit à l'« échelle réduite », il veut la *même* vitesse ; le petit décalage introduit plus haut (3<sup>e</sup> point) trouve donc ici sa raison d'être : il signale, par contraste, l'importance de cette *identité* de la vitesse (et non pas la nécessité d'économiser du plâtre).
  - b) Pour ce qui est du temps, l'« échelle » de la description n'est pas jugée à l'aune de ce que j'ai « vraiment vu » (*wirklich gesehen habe*) — de la temporalité passée —, mais à celle de « ce dont je me souviens » (*so schnell... als meine Erinnerung geht*) — d'une temporalité *présente*, donc : la description a la même vitesse que mon souvenir, et non pas la même vitesse que celle avec laquelle j'ai « vu » ces images sensorielles.
- 6) Dernier point : ce n'est qu'au moment de « relire » cette description que son caractère hypothétique se dévoile (il me semble assez clair que la description ne « devient » pas hypothétique, mais qu'elle se révèle l'être après coup, au moment où on la lit une nouvelle fois).

Comment nous y prendre avec cette imagerie d'allure fantaisiste ? La structure du texte semble indiquer clairement que ce qui est en jeu c'est la possibilité de *mesurer* le temps. En effet, le contraste entre le traitement des qualités proprement visuelles et celui du temps met en relief la question de l'« échelle » de la description : si, dans le cas des traits visuels, Wittgenstein nous dit que l'« échelle » n'est pas importante, c'est justement pour nous signaler son importance dans le cas du temps. Et si l'on se souvient que le but du langage phénoménologique est de produire une description qui explicite intégralement son sens, l'on voit que ce qui est en jeu, par la question de la « mesure du temps », c'est la possibilité qu'un langage fournisse la détermination temporelle (l'emplacement dans le temps) de ces données sensorielles. Le résultat négatif sera donc que le langage n'a pas de ressources pour fournir cette détermination sans équivoque possible. Dès lors, l'on peut comprendre : i) pourquoi Wittgenstein suppose une mémoire colossale ; ii) pourquoi il mesure la vitesse à l'aune de ce que « je me souviens d'avoir vu » et non à celle de ce que « j'ai vraiment vu » ; iii) pourquoi cet élément hypothétique (le fait que la description ne détermine pas complètement son sens) ne se révèle qu'à *la relecture*.

En effet, si le mètre employé pour le temps est celui du rythme présent de ma mémoire, ce ne sera pas par mégarde ou distraction, mais certainement parce qu'il n'y a pas d'« alternative », c.-à-d., parce que je ne peux pas employer le rythme de « ce que j'ai vraiment vu » comme mètre (et cela,

évidemment, non pas parce que je l'aurais « oublié » — la mémoire est ici, nous l'avons déjà dit, un « voir dans le passé<sup>20</sup> ». Ce qui est indiqué par ce petit détail du texte, c'est que je ne peux pas « mesurer » un espace de temps par un *autre* espace de temps. Ce problème de la mesure du temps n'a en lui-même rien de surprenant; même un auteur peu enclin à des subtilités comme Locke l'avait déjà reconnu: si l'on mesure le temps par des « évènements réguliers », cela laisse toujours en suspens justement cette régularité<sup>21</sup>. Mais cette difficulté se pose pour Wittgenstein dans un autre cadre; en effet, si pour Locke l'impossibilité d'une mesure absolue du temps établissait une différence par rapport à l'espace, pour Wittgenstein, l'espace visuel lui non plus ne comporte pas de mesure: « *Im Gesichtsraum gibt es keine Messung* » (WA II, p. 94, 5<sup>e</sup> remarque, PB, § 212, avant-dernière remarque).

Il n'y a donc pas de mètre indéformable (*starren Maßstab*<sup>22</sup>) que je puisse déplacer pour mesurer le temps. En tout cas, ce qui semble ressortir clairement de ce petit glissement qui fait de l'étalon de la vitesse de la description la vitesse avec laquelle ma mémoire se déploie présentement (au lieu de la vitesse par laquelle « j'ai vraiment vu »), c'est que je ne peux pas « déplacer mon mètre » (ce serait le *starren Maßstab*) du passé au présent pour établir une équivalence entre le temps pris par le processus décrit et le temps que prend, maintenant, le processus de la description. C'est pourquoi, s'il s'agit de fixer une mesure quelconque, l'on est obligé de mesurer ce temps par un processus qui lui est simultané: celui de la vitesse à laquelle « ma mémoire va » présentement; et c'est aussi pourquoi, pour faire cette description, il faudrait avoir une mémoire colossale qui me donne accès à *tout* mon passé: ce ne peut être qu'en *répétant* tout le processus que l'on pourrait *prétendre* placer chaque phase de ce processus dans son emplacement temporel correct sans employer un mètre temporel (une horloge); mais *seulement prétendre*: en « écrivant » la description, nous tombons dans une illusion.

En effet, ce n'est qu'à la relecture que ce trait « hypothétique » (l'impossibilité de déterminer pleinement la localisation temporelle d'une donnée sensorielle passée) se révèle: au moment où « j'écris » la description, j'*institue* une telle figurine (présente) comme représentant une telle donnée sensorielle passée — et donc la question de l'emplacement temporel ne se pose pas. Justement parce que j'institue chaque figurine comme image de *cette donnée sensorielle-ci*, la question de savoir si cette figurine est destinée à décrire cette donnée ou une donnée précédente ou postérieure ne se pose

20. Voir note précédente.

21. John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, Nidditch (ed.), Clarendon, 1975, Book II, chap. XIV, § 18.

22. Cf. WA I, p. 14, 3<sup>e</sup> remarque: „Was bedeutet dann eine Distanz im Euklidischen Euklid Raum? Aber hier bin ich, im Gegensatz zum Gesichtsraum, im Bereich der starren Maßstäbe.“ Cela évoque évidemment les analyses de Poincaré sur la relativité de l'espace et toute la controverse qui s'en suivit.

pas. Mais, au moment où je vais « relire » la description, il me faudra découvrir, à la surface de cette description, ce qui me permet de situer dans le temps telle ou telle image représentée par une figurine ; il faudra donc que je me guide par la temporalité présente de la description et que je « suppose » que l'on puisse superposer ces deux temporalités (passée, présente) de manière à juger de leur égalité et être ainsi en mesure de savoir quel moment du passé tel ou tel moment de la description présente est censé décrire. Et si le temps n'est pas mesurable — s'il n'y a pas de sens à dire, dans le monde des données, que tel intervalle de temps est égal à tel intervalle de temps qui lui est postérieur ou antérieur — ce sera justement ce qu'il ne me sera pas possible de faire.

C'est pourquoi, aussi, cette description peut être entendue comme une « machine » :

Imaginons-nous une représentation de ce genre : les corps que je vois apparents sont mus par un mécanisme tel qu'ils doivent donner à deux yeux fixés à un emplacement déterminé du modèle les images visuelles à représenter. C'est la place des yeux dans le modèle ainsi que la place et le mouvement des corps qui déterminent alors l'image visuelle décrite.

Il serait par exemple concevable que l'on fasse marcher le mécanisme par une manivelle et qu'ainsi la description soit « débitée » (*WAI*, p. 191, 1<sup>re</sup> remarque ; *PB*, § 67, 4<sup>e</sup> remarque ; trad. fr. (modifiée), p. 94).

Si la description était au début produite par un *fiat* du sujet (un *fiat* qui n'a pas seulement les propriétés magiques de faire que les figurines se produisent à son bon gré, mais qui institue aussi ces statues comme des *portraits*, c.-à-d., comme représentations de *telle* et *telle* image visuelle passée), à la relecture l'emplacement temporel des figurines devrait nous *guider*. L'introduction de la machine vise non pas à substituer à ce pouvoir magique de créer des figurines un mode de production des images qui soit plus sensé, mais à montrer que la temporalité de la description qui doit nous indiquer les déterminations temporelles de ce qui est décrit repose sur une « régularité causale » (celle d'un « évènement régulier » comme le mouvement d'une horloge ou celui du soleil) : voilà ce qui plonge le langage dans « le monde de la physique ». Le *fiat* du sujet est remplacé par la « manivelle » qui met en marche le mécanisme, c.-à-d., qui déclenche un évènement régulier. C'est cette régularité qui garantit que la description prend toujours le « même » temps ; ce qui revient à dire que cette identité du temps que prend le processus de description est une *hypothèse* au sens que ce mot a pour Wittgenstein en 1929-1930, quelque chose que l'on ne peut pas vérifier.

## Conclusion

Ces brèves remarques ne suffiront bien sûr pas à fournir une lecture de ce chapitre (elles ne prétendent donc pas rivaliser avec les discussions soutenues de la réflexion wittgensteinienne sur le temps de Stern et de Perrin),

mais j'espère avoir montré l'importance de celui-ci, ainsi que la nécessité de rendre compte de son début et donc de cette *reductio ad absurdum*, quel que soit le sens dernier qu'on veuille accorder à ce texte. Mais, pour finir, j'aimerais évoquer une difficulté que la deuxième remarque du § 75 pose pour mon analyse. Là, Wittgenstein nous dit qu'« il est clair que nous sommes capables de reconnaître des espaces de temps comme égaux ». Cela, d'un côté, semble confirmer l'idée que c'est bien la question de la mesure du temps qui est l'enjeu de ce chapitre; mais, de l'autre, semble indiquer la possibilité de le « mesurer » (alors que, selon l'analyse que nous avons proposée, le § 67 nous aurait montré que c'est impossible). Pour faire face à cette difficulté, il faudrait une analyse du chapitre entier; signalons, tout simplement, que le « langage » que ces paragraphes finals du chapitre VII décrivent est un langage dans lequel, au contraire de ce qui arrivait dans le cas du langage des figurines, la description est par principe *simultanée* à ce qu'elle décrit, et donc que cette « égalité » entre les intervalles de temps ne nous renvoie point à un « *starren maßstab* » que l'on pourrait déplacer le long du temps. Je ne signale donc pas cette difficulté pour en avertir le lecteur (elle saute bien aux yeux), mais plutôt pour souligner un problème d'interprétation de ce chapitre qui est aussi crucial pour celui du livre comme un tout: d'un côté, Wittgenstein emploie un « système de coordonnées » pour décrire l'espace visuel, de l'autre, il affirme que l'espace visuel ne comporte pas de mesure. Cette tension a été remarquée par João Vergílio Gallerani Cuter lors du deuxième congrès au Brésil sur le « Wittgenstein intermédiaire », à Brotas. Je n'ai pas de solution à apporter à ce problème soulevé par João Vergílio Cuter, mais il est bien au cœur de la lecture du chapitre VII des *Remarques* que je propose.